



Une histoire de France en crampons

François da Rocha Carneiro

Préface de Patrick Boucheron

UNE FRANCE DE SANG MÊLÉ

LA FRANCE, contrairement à nombre de ses voisins, fait figure de pays d'immigration et non d'émigration. Depuis longtemps, les différentes populations venues d'ailleurs s'installent et s'enracinent, enrichissant la société française, vague après vague.

Parfois désignés comme Français de deuxième ou de troisième génération, les enfants d'immigrés n'ont pas vécu la déchirure du départ. Ils n'ont pas non plus subi l'accueil suspicieux ou absent qu'ont pu connaître leurs parents, lors de leur arrivée sur le sol de leur nouveau pays. Leur « sang mêlé » ne leur en est pas moins fréquemment rappelé, parfois dès l'enfance, et leurs exploits, aussi brillants soient-ils, n'effacent guère le poids des origines.

Dans la France d'Isabelle Adjani, de François Cavanna, de Serge Gainsbourg, de Cyril Hanouna et de Nicolas Sarkozy, de nombreux footballeurs, fils ou petits-fils d'immigrés, profitent de leurs talents pour devenir des vedettes sportives qui ravissent les supporters français. Parfois oubliées, parfois ignorées, leurs racines reviennent souvent comme une marque profonde de leur identité — à laquelle il faudrait attribuer les mérites sportifs de certains; à cause de laquelle d'autres devraient être soupçonnés d'une adhésion malhonnête à l'identité nationale.

5 JUIN 1996 : FRANCE-ARMÉNIE (2-0)

— NAISSANCE DE L'ÉQUIPE

« BLACK-BLANC-BEUR »

L 983 SUIV 1982. Aux châteaux en Espagne succèdent les désillusions à Dreux. Là, dans cette « petite ville en France », le Front national connaît son premier succès électoral. Ce parti ne crée évidemment ni le racisme, ni la suspicion identitaire, mais sa présence croissante dans le paysage politique français leur donne un écho indéniable. Scrutin après scrutin, ce parti d'extrême droite s'installe, jusque dans les mairies de quelques grandes villes méridionales, gagnées lors des élections municipales de 1995. Marignane, Orange, Toulon, entre autres, tombent alors dans son escarcelle.

Sur les terrains de football aussi, la Provence vit une période difficile. Le seul club des Bouches-du-Rhône présent en première division, en 1995-1996, est le FC Martigues, qui termine la saison à la dernière place. En effet, à la suite du scandale du match truqué contre Valenciennes, l'Olympique de Marseille ne peut bénéficier de son titre de champion de France de deuxième division, obtenu en 1995, et est obligé de passer une nouvelle année dans ce championnat. Privés de leur rang dans l'élite, les joueurs de l'OM sont même absents de l'Euro 1996 qui se dispute en Angleterre, Aimé Jacquet ne retenant aucun joueur phocéén dans son groupe pour cette compétition.

Néanmoins, parmi les 22 footballeurs convoqués, on compte quelques « Marseillais ». Certains ont en effet évolué, plus tôt dans leur carrière, à l'OM de Bernard Tapie. C'est ainsi le cas de Jocelyn Angloma, Fabien Barthez, Marcel Desailly, Didier Deschamps, Éric Di Meco ou Alain Roche. Par ailleurs, deux joueurs sont nés à Marseille, sans passer par l'OM : Frank Lebœuf et Zinedine Zidane. Les parents du premier, qui plus tard rejoindra le club phocéen, ont quitté leur Champagne pour s'installer à Saint-Cyr-sur-Mer. Quant au second, s'il n'a jamais joué pour l'OM, mais il n'en est pas moins natif de Marseille

En effet, son père, Smaïl Zidane, né à Aguemoun, près de Tizi Ouzou, arrive en France en 1953, ne pensant rester que quelques mois, le temps de gagner un peu d'argent comme l'avait fait son propre père au début des années 1930. C'était sans compter sur la guerre d'indépendance qui éclate alors en Algérie, où il ne remet les pieds qu'en 1963. Il échappe au service national en expliquant qu'il est soutien de famille, puis participe à la manifestation du 17 octobre 1961 au cours de laquelle il est arrêté ; mais, à part cet épisode, il ne se fait pas spécialement remarquer pendant cette période.

La guerre terminée, cet ouvrier du bâtiment de la région parisienne veut retourner en Algérie. Il arrive donc à Marseille, en octobre 1962, pour prendre un bateau mais celui-ci est en retard et Smaïl doit patienter trois jours. Il en profite pour rendre visite à son cousin, Abdallah, qui l'avait accueilli à son arrivée, dix ans plus tôt. Il rencontre alors les enfants de celui-ci et tombe sous le charme de sa fille aînée, Malika, âgée de seize ans. Celle-ci, née en Algérie, est arrivée en France avant la guerre. La famille accepte le mariage à condition que le jeune couple reste à Marseille.

Ainsi, Zinedine Zidane est-il un enfant de la Castellane. Pour lui, la question du retour se pose d'autant moins qu'il n'y a pas eu d'aller. Il se sent et se dit marseillais. Il se voit d'abord comme un « minot » des quartiers nord, vivant dans sa cité jusqu'à ses quatorze ans. À la maison, on n'entretient pas l'espérance du retour mais plutôt celle de l'intégration : on parle

français et Zinedine Zidane ne connaît ni le kabyle ni l'arabe. En rejoignant le centre de formation de l'AS Cannes, il suit le même parcours que beaucoup d'internationaux français : il signe son premier contrat professionnel avec son club formateur, avant d'être repéré par un club de plus grande envergure (Girondins de Bordeaux) qui lui permet d'acquérir une expérience nationale. Cette ascension professionnelle se traduit, parallèlement, par la sélection dans les différentes équipes de France — jeunes d'abord (Cadets, Juniors, Espoirs), puis en équipe première à partir de 1994.

Zinedine Zidane a fait son service au bataillon de Joinville, sous la direction de Roger Lemerre, alors que ses trois frères le firent sous le drapeau algérien. Le joueur fut d'ailleurs approché pour porter le maillot des « Fennecs » et fit un essai à Alger, en 1992. Le sélectionneur Meziane Ighil lui aurait même promis quelques mois plus tard de participer à la Coupe d'Afrique des nations, en 1994, avant que l'équipe d'Algérie n'en soit disqualifiée en raison de la guerre civile qui frappe le pays ; mais c'est avec l'équipe de France que Zinedine Zidane continue son ascension, d'abord chez les jeunes, puis en enregistrant une première sélection en août 1994.

Au côté de Zinedine Zidane, deux autres joueurs originaires d'Afrique du Nord affrontent l'équipe d'Arménie ce jour-là, à Villeneuve-d'Ascq, puisque les parents de Mickaël Madar et de Sabri Lamouchi viennent de Tunisie. Le père de ce dernier est d'ailleurs arrivé en France dans les années 1950 pour y trouver du travail, comme celui de Zinedine Zidane. C'est dans une autre grande ville que le futur milieu de terrain voit le jour, à Lyon, et dans une autre cité qu'il grandit — à La Duchère. Comme Zinedine Zidane, il fut approché par la fédération de son pays d'origine. En 1994, le sélectionneur Henryk Kasperczak lui propose de rejoindre les « Aigles » de Carthage en vue de la même Coupe d'Afrique des nations. Ce ne sont pas des raisons politiques qui sont à l'origine de la désaffection de Sabri Lamouchi pour l'équipe de Tunisie, mais des raisons très pratiques : le joueur dira en effet, deux ans plus tard, ne pas avoir souhaité s'absenter pendant trois semaines

au moment où, venant de l'Olympique d'Alès, il espérait s'imposer dans son nouveau club, l'AJ Auxerre, sans même envisager une sélection en équipe de France.

Face à l'adversaire du jour, Aimé Jacquet retient également Marcel Desailly et Patrice Loko. Le premier, futur défenseur de l'équipe de France, est le fils biologique d'un architecte. Il naît à Accra où il est reconnu et élevé par l'ancien consul de France au Ghana qui lui donne son nom et prénom, avant de rejoindre l'Europe à l'âge de quatre ans. Quant à Patrice Loko, né à Sully-sur-Loire, il est à la fois originaire du Congo-Brazzaville, par son père, et de Pologne, par sa mère. Cette ascendance slave se retrouve aussi chez celui qu'il remplace sur le terrain en deuxième mi-temps, Youri Djorkaeff. Celui-ci est le fils de l'ancien capitaine de l'équipe de France, Jean Djorkaeff, né du mariage entre un Kalmouk et d'une Polonaise («une vraie, avec des yeux bleus grands comme des boules de billard, de belles nattes et une peau blanche incroyablement laiteuse») et de Marie Ohanian, dont les parents, arméniens, ont fui l'Empire ottoman en 1915.

Faut-il ajouter à cette énumération de joueurs d'origines variées, la liste des footballeurs venus des DOM-TOM qui, ce soir-là, disputent, ensemble, le match sous le maillot de l'équipe de France ? Né près de Tours, Bernard Lama a grandi en Guyane où son père est chirurgien et maire de la commune de Remire-Montjoly. Le Kanak Christian Karembeu est né à Lifou ; les Guadeloupéens Jocelyn Angloma et Lilian Thuram viennent respectivement des Aymes et de Pointe-à-Pitre. Le Francilien Vincent Guérin, le Cévenol Laurent Blanc et les Basques Didier Deschamps et Bixente Lizarazu complètent la feuille de match contre la sélection arménienne.

L'Arménie... La sélection d'Asie centrale n'en est qu'à son quinzième match de sa jeune existence officielle, commencée quatre ans auparavant. La rencontre promet d'être une promenade de santé pour une équipe de France qui achève là sa préparation pour le championnat d'Europe, en Angleterre. On ne peut espérer mieux pour mettre les joueurs en confiance, cinq jours avant leur entrée dans la compétition.

Concentrés sur le match à venir et respectueux du moment protocolaire, les joueurs d'Aimé Jacquet et les membres du staff restent bouche close pendant que les hymnes sont joués, quelques sifflets se faisant entendre du côté des supporters de l'équipe d'Arménie pendant « La Marseillaise ». Dès les premières minutes de la rencontre, l'équipe de France se montre offensive. Mickaël Madar reprend ainsi d'une belle tête décroisée un débordement de Youri Djorkaëff, mais le ballon passe au ras du poteau. Dès la fin du premier quart d'heure, une belle combinaison, après un centre de Didier Deschamps et une talonnade en retrait du même Youri Djorkaëff, permet à Jocelyn Angloma d'ouvrir la marque en piquant légèrement le ballon, alors que Harutyun Abrahamyan plonge dans ses pieds.

Néanmoins, malgré une légère domination, les automatismes peinent à se mettre en place pendant la première mi-temps. Il s'en faut même de peu pour que Marcel Desailly ne trompe son propre gardien de but, Bernard Lama, en écartant un ballon dangereux, ou pour que Laurent Blanc ne concède un penalty à la suite d'une faute sur Varazdat Avetisyan. La pause est l'occasion pour Aimé Jacquet de faire quelques réglages pour éviter la « désynchronisation » qu'il a observée jusqu'alors, et de procéder à quelques remplacements.

Quelques minutes après la reprise, sur un centre de Lilian Thuram, Mickaël Madar se défait du marquage trop pressant d'un défenseur arménien à qui il donne discrètement un coup de coude; ce qui vaut le commentaire éclairant de Jean-Michel Larqué: « Il y eut du ménage. » Voulant montrer à l'arbitre que son adversaire le tenait par le maillot et qu'il avait ainsi voulu s'en échapper, l'attaquant français arrache involontairement sa chaîne. Tandis que sa victime est l'objet de toutes les attentions de ses partenaires, Mickaël Madar recherche le pendentif qui se trouvait au bout de la chaîne: une boule en porcelaine offerte par sa mère pour chasser le « mauvais œil »; marque, selon lui, de la superstition des familles juives d'Afrique du Nord — communauté dont il est issu. À défaut d'avoir retrouvé le bijou protecteur, Mickaël Madar retrouve

à la soixante-dixième minute le chemin du but en reprenant de la tête un centre de Bixente Lizarazu.

2-0... Ce n'est certes pas un score mémorable face à une formation réputée faible, mais cela permet au sélectionneur de faire les derniers ajustements. Terminant première de sa poule, l'équipe de France passe le premier tour, élimine la sélection néerlandaise aux tirs au but en quart de finale et doit affronter, le 26 juin, la formation tchèque en demi-finale. À la veille de cette rencontre décisive, Jean-Marie Le Pen s'en prend verbalement aux joueurs d'Aimé Jacquet. Le Front national avait déjà été à l'origine, quelques mois plus tôt, d'une rumeur sur Zinedine Zidane, laissant entendre que son père était un harki. Cette fois, à l'occasion d'un meeting à Saint-Gilles, commune gardoise ayant eu une municipalité frontiste dès 1989, puis dans un entretien publié dans *France-Soir*, son leader s'attaque à la composition de l'équipe de France :

« Desailly est né au Ghana, Martins est binationnel portugais, ayant opté pour la nationalité française pour pouvoir faire partie de cette équipe, Lamouchi est tunisien né en France, Loko congolais né en France, Zidane algérien né en France, Madar tunisien né en France, Djorkaeff arménien né en France. »

Pour la première fois depuis les années 1930, l'équipe de France devient un sujet de discours politiques racistes, trois ans après l'adoption de la loi Pasqua qui soumet l'obtention de la nationalité française pour un jeune né en France de parents étrangers à une « manifestation de volonté ». Bernard Lama, après avoir estimé que « ça ne vaut pas le coup » de réagir à ces propos, rappelle au leader d'extrême droite que ses « ancêtres n'ont pas demandé à être déportés en esclavage ». Quant au Néo-Calédonien Christian Karembou, qui avait dénoncé la reprise des essais nucléaires, en septembre 1995, et avait songé alors à refuser la sélection en équipe de France, il estime que « la diversité des joueurs de l'équipe de France, c'est ce qui fait sa force ».

Au-delà de l'énumération des origines des joueurs, Jean-Marie Le Pen les accuse de manquer de respect à l'égard

de l'hymne national, leur reprochant de rester «bouche fermée, quelquefois même, pour certains, visage hostile» ou de «[marmonner] des paroles qui ne cadrent pas avec celles qui devraient être celles de “La Marseillaise”». L'intérêt porté à ce symbole inaugure une série de reproches récurrents faits aux footballeurs de l'équipe de France. Alors que leurs prédécesseurs sont loin d'avoir systématiquement chanté l'hymne national avant une rencontre, les déclarations de Jean-Marie Le Pen font se télescoper origines et amour de la Nation. Ainsi, les joueurs qui ne seraient pas suffisamment purs aux yeux du leader d'extrême droite, se voient soupçonnés d'une dévotion imparfaite au pays qui a accueilli leurs parents — malgré le soutien indéfectible d'Aimé Jacquet qui, dans une interview à *Télérama*, souligne leur amour du maillot et leur identification au drapeau.

Le président du Front national s'interroge enfin sur la représentativité des footballeurs retenus par le sélectionneur. Selon lui, l'équipe nationale est d'autant moins susceptible de représenter le pays qu'elle serait majoritairement composée de «Français de papier». Évoquant de la sorte la mise à l'écart d'Éric Cantona et de David Ginola, qui désole nombre de supporters français, il remet au goût du jour une vieille obsession de l'extrême droite d'avant-guerre qui accusait les internationaux récemment naturalisés, comme Gusti Jordan ou Edmond Weiskopf, d'être des mercenaires. Dans *Le Monde*, le journaliste Pierre Georges interprète la reprise de cette antienne comme la volonté de voir dans l'équipe de France «une phalange hétéroclite, cosmopolite, métissée et carrément rastaquouère, bleu-blanc-noir».